Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Artikel: Le mouvement "religieux social" de la Suisse allemande
Autor: Monastier, Hélène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379971

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MOUVEMENT « RELIGIEUX SOCIAL » DE LA SUISSE ALLEMANDE

La guerre a mis fin si brutalement aux rêves pacifistes et aux espérances des chrétiens sociaux, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils restent déconcertés, humiliés, s'ils se débattent dans un véritable chaos de la pensée et de la conscience. D'autant plus admirables sont ceux qui, malgré tout, gardent leur hauteur de vues et leur foi dans les destinées de l'humanité. Ce quelque chose de tonique et de vivifiant qui a manqué depuis le commencement de la guerre à tant de revues et de journaux religieux, nous l'avons trouvé dans les *Neue Wege*, l'organe principal des *Religiös-sozialen* (1) de la Suisse allemande.

Les *Neue Wege* ont été les premiers dans la Suisse orientale à flétrir le christianisme nationaliste et guerrier d'outre-Rhin. De plus, ils ont toujours présenté à leurs lecteurs le point de vue le plus élevé et le plus largement humain. Cette attitude ferme et nettement chrétienne qui n'est que la conséquence d'une orientation générale, prête à notre étude un caractère d'actualité ; mais en tout temps ce mouvement, profondément religieux, très radical dans ses ten-

(1) Dans l'impossibilité de trouver un équivalent français satisfaisant, nous nous permettrons, au cours de cette étude, de parler tout simplement des *Religiös-sozialen*. Le groupe qui, depuis quelques années déjà, a adopté cette désignation ne saurait être confondu, on le verra, ni avec celui des « chrétiens sociaux », ni avec le groupe « socialiste chrétien ».

dances, caractérisé par quelque chose de prophétique et d'inspiré, eût mérité qu'une Revue de théologie lui consacrât quelques pages.

I. HISTORIQUE

Dans la Suisse orientale comme dans le reste de l'Europe, les milieux religieux sentent depuis longtemps le malaise social. A la fin du siècle dernier déjà, nombreux étaient les pasteurs qui avaient dû constater avec angoisse l'insuffisance des Eglises, leur incompréhension des problèmes modernes, leur inaptitude à diriger les esprits, leur manque d'action et d'autorité sociale.

L'apparition en Allemagne du christianisme social de Stöcker (1878), qui semblait répondre à ces préoccupations, fut saluée avec joie ; mais l'évolution ultérieure de Stöcker, la cristallisation du mouvement qu'il dirigeait en un parti politique, désappointa les aspirations des chrétiens suisses. Bien plus que Stöcker, ce fut Naumann qui leur indiqua la la voie à suivre.

Naumann, lui, voyait une solution aux problèmes sociaux non dans une politique chrétienne sociale, en opposition avec la politique conservatrice ou socialiste, mais dans la puissance spirituelle même du christianisme, dans une orientation intérieure de l'âme chrétienne. Avec une force admirable, il s'efforçait de réveiller chez les riches la conscience de leurs devoirs sociaux, se faisant le défenseur de tous les déshérités, en premier lieu de l'ouvrier de fabrique. Ses paroles étaient énergiques, enthousiastes, prophétiques. « Nous ne serons réellement chrétiens sociaux, disait-il, que quand nous partirons du point de vue des opprimés, pour les opprimés, avec les opprimés. La terre sera réchauffée par la chaleur céleste, une misère sera vaincue après l'autre, aucun cœur ne s'attachera plus à la richesse, l'argent ne sera plus le critère de la valeur humaine. » (1)

(1) NAUMANN, *Was heisst « christlich-sozial » ?*

Ceux qui, entre 1890 et 1895, ont vécu cette première période de l'activité de Naumann, de ses amis Gœhre et Wenk, en ont gardé une impression ineffaçable. C'était en Allemagne une merveilleuse renaissance de l'Esprit de l'Evangile. Les espérances étaient immenses. Certes, les « nouveaux chrétiens sociaux » voyaient les plaies de la société, mais ils croyaient à la force de l'amour chrétien pour tout transformer sans révolution tragique, pour unir les classes ennemies, pour faire régner la paix et la justice sociale.

En Suisse aussi, la prédication de Naumann trouva un écho vibrant. Il est utile de le marquer, à cette heure où le mouvement religieux social suisse est en opposition sur tant de points avec le christianisme social allemand : plusieurs pasteurs suisses ont une immense dette de reconnaissance envers le « jeune christianisme social » qui, en répondant à leurs meilleures aspirations, a déterminé leur orientation spirituelle.

On sait quelle fut l'évolution de Naumann. Comment, parti du christianisme le plus pur, le plus évangélique, il aboutit à l'impérialisme et au pangermanisme ; nous aurons à y revenir quand nous parlerons de la guerre. Ce n'est pas notre propos de dire longuement ici comment se fit cette évolution ; comment, après des mois de luttes intérieures et d'études, Naumann renonça à tirer de l'Evangile un programme social et économique et quitta le terrain du christianisme social pour se vouer à une politique de réformes ; comment lui, l'adversaire du socialisme, inclina vers un socialisme réformiste sur le terrain national.

Les chrétiens de Suisse ne l'ont pas suivi.

Peut-être, dans une vieille démocratie comme la Suisse, la liberté permet-elle un radicalisme de la pensée qui n'est guère possible en Allemagne ; peut-être fait-elle sentir l'insuffisance des formes de vie sociale qui, pour Naumann, paraissent être l'idéal. Quoi qu'il en soit, les Suisses allèrent d'emblée beaucoup plus loin dans leur critique et dans leurs

essais de reconstruction que les chrétiens-sociaux allemands.

On se souvient dans les milieux religieux de l'émotion causée par un livre signé Hans Faber et intitulé : *Le christianisme de l'avenir* (1904). L'auteur, un pasteur (1), y flagelle l'Eglise protestante, cette institution pétrifiée, ayant réduit l'Evangile de Jésus à des traditions et des habitudes de piété, n'ayant plus ni vie, ni spontanéité, ni foi conquérante. « Que l'Eglise disparaisse, disait Faber, pour faire place au Royaume de Dieu ! » et il prédisait l'approche de temps nouveaux, dont le socialisme était un précurseur.

D'autres pasteurs, MM. Furrer, Kambli, Pflüger, sentant dans le socialisme une force de rénovation, étaient allés à lui. Plusieurs d'entre eux s'étaient même fait inscrire comme membres du parti. Ils s'efforçaient d'éveiller l'intérêt des milieux religieux pour la cause des ouvriers et y avaient certainement réussi quand parut le livre de M. Hermann Kutter : *Sie müssen !* (2) Ce livre, qui a gardé toute sa force et toute son influence et qui est lu avec passion par les jeunes, est trop connu pour qu'il soit utile d'en parler longuement. Violent et tonique comme le vent des sommets, prophétique et paradoxal, c'est le plus formidable réquisitoire qui ait été écrit par un chrétien contre la société chrétienne. « L'Eglise a perdu le Dieu vivant ; les promesses de Dieu s'accomplissent chez les socialistes et par eux. » Telle est la thèse de M. Kutter.

Ses paroles brûlantes soulevèrent des tempêtes.

C'est un peu plus tard que M. Leonhard Ragaz, alors pasteur à Bâle (3), fit, dans une réunion de pasteurs, un travail remarqué sur l'Evangile et la lutte sociale actuelle (4). Il

(1) De son vrai nom Alfred Zimmermann, actuellement pasteur à Aarburg.

(2) Publié en 1904, ce livre a été traduit en français par Paul Gounelle sous le titre de : *Dieu les mène !* (1907).

(3) Né en 1868, actuellement professeur de théologie à l'Université de Zurich.

(4) *Das Evangelium und der soziale Kampf der Gegenwart.* Basel, Lendorf (1907).

démontrait de la façon la plus convaincante que le capitalisme, incarnation moderne du « mammonisme », est incompatible avec l'Evangile et ses exigences. Lui aussi disait retrouver dans le socialisme l'esprit du christianisme, voyait dans le socialisme l'instrument destiné à abattre les puissances anti-divines.

Beaucoup de ceux qui avaient été troublés par le livre de M. Kutter trouvèrent dans les paroles de M. Ragaz une réponse à leurs angoisses. Bientôt après, M. Ragaz, en collaboration avec M. Liechtenhan (1), lançait une revue mensuelle, les *Neue Wege*, qui devait répondre aux aspirations sociales des chrétiens de la Suisse allemande (2). De nombreux pasteurs y collaborèrent, ainsi que des laïques, des femmes, des ouvriers.

L'année suivante, collaborateurs et lecteurs des *Neue Wege* se réunissaient à Zurich pour une première conférence « religieuse sociale » (3). Ces conférences se renouvelèrent chaque année. Le mouvement « religieux social » était né.

(1) Né en 1875, pasteur à l'église Saint-Matthieu, à Bâle.

(2) *Neue Wege, Blätter für religiöse Arbeit.* Voici comment la nouvelle revue annonçait son but aux lecteurs : « Les *Neue Wege* ne s'inféoderont à aucun parti politique ou religieux. Ils s'adressent à ceux qui sont dans l'angoisse et qui cherchent, à ceux qui espèrent en un avenir meilleur et ne se résignent pas aux défaites morales, à ceux qui veulent marcher de l'avant, — et ils ne leur demandent qu'une seule chose : d'exercer à leur égard les droits d'une loyale et libre critique. Les périodes de l'histoire au sein desquelles apparaissent des forces morales et que signalent de graves événements, voient s'ouvrir de lointaines perspectives vers des terres inexplorées. Or, c'est précisément ce qui se passe de nos jours. Dès lors les *Neue Wege* ne prétendront pas avant tout indiquer la voie à suivre, il leur arrivera de chercher à tâtons, puis il faudra creuser les fondements et bâtir un édifice nouveau. Nous souhaitons la bienvenue à tous ceux qui nous feront part de leurs incertitudes et de leurs angoisses, comme à ceux qui nous aideront de leurs conseils. »

(3) Le nom de *religiös-sozial*, donné à ce mouvement ne doit pas faire supposer qu'il représente une vague religion humanitaire. Il est fermement campé sur le terrain de l'Evangile. Mais les noms de *christlich-sozial* et d'*evangelisch-sozial* recouvrent, en Allemagne, des tendances avec lesquelles les chrétiens suisses ne voulaient pas s'identifier. C'est faute d'un meilleur nom qu'ils ont appelé leur mouvement *religiös-sozial*.

II. LA BASE

Ce qui unit des hommes aussi différents que les *Religiös-sozialen*, c'est qu'ils sont tous profondément religieux. Qu'on relise les ouvrages de MM. Kutter et Ragaz, qu'on parcoure les articles consacrés au mouvement par la *Christliche Welt* (1), le beau livre puissant et massif de M. Matthieu (2), ou, tout simplement, les *Neue Wege*, partout on sent un christianisme fort, pur, plein de sève. La foi en l'absolue réalité de Dieu, la nécessité de faire de la vie quelque chose qui réponde à cette réalité, voilà la base même du mouvement qui nous occupe.

Ces hommes ont pris le message de Jésus au sérieux. Ils en ont saisi le centre : l'annonce de la venue du royaume de Dieu. Pour eux, ce que Jésus a apporté au monde, c'est moins un enseignement, une morale, qu'une grande foi : la foi à la rédemption de l'humanité. « Dieu le Père et son royaume, dit M. Ragaz, c'est toute la prédication de Jésus. La prière de ses vrais disciples, c'est : Que ton règne vienne ! Et cela ne peut se réaliser que quand la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel... Ainsi la rédemption n'est pas dans le passé, mais dans l'avenir ; l'Evangile est essentiellement une espérance. » (3)

« Nous ne voulons pas, dit M. Liechtenhan, un christia-

(1) *Religion und Sozialismus* (Th. Schmidt) 1911 ; *Die religiös-soziale Bewegung in der Schweiz* (R. Liechtenhan) 1911 ; *Wass wollen die schweizer Religiös-sozialen?* (P. Barth) 1912 ; *Für und wider die Sozialdemokratie* (Schmidt) 1912 ; *Sozialismus und Religion* (Starke) 1912.

(2) J. Matthieu, *Das Christentum und die soziale Krisis der Gegenwart* (1913). — M. Matthieu, neuchâtelois d'origine, fils du regretté pasteur de l'Eglise française de Mulhouse, est licencié en théologie de l'université de Bâle, où il a spécialement étudié l'Ancien Testament. Après avoir été pasteur à Délémont, il est maître d'histoire du christianisme dans une école secondaire de Zurich.

(3) *Das Evangelium und der soziale Kampf*, p. 24.

nisme qui signifie seulement paix de l'âme et pardon des péchés ; nous ne tenons pas, avant tout, à propager une conception du monde qui soit spécifiquement chrétienne. Nous croyons que le christianisme a pour tâche de soumettre le monde visible à la volonté divine, et nous subordonnons tout à ce but. » (1)

Il n'y a là rien qui nous éloigne de la manière de voir de Naumann avant son évolution et des chrétiens sociaux de tous pays. Mais ouvrons le livre de M. Matthieu, nous comprendrons où la pensée « religieuse sociale » devient originale.

Le royaume de Dieu s'approche. Depuis le jour où Jésus de Nazareth a déposé dans les âmes son levain vivifiant, ce levain est à l'œuvre. Dieu travaille. Le christianisme pur, débarrassé de tout alliage, est un ferment de rénovation, un ferment révolutionnaire, capable de faire sauter tous les cadres vieillis. C'est ce ferment qui, dans l'histoire, a sapé les fondements de l'empire romain ; c'est lui qui, dans l'Eglise du moyen âge devenue un instrument de tyrannie et de superstition, a suscité le pur chrétien qu'est saint François d'Assise, et s'est servi de lui pour provoquer un merveilleux réveil des masses ; c'est lui qui a agi dans la Réformation.

Ainsi, chaque fois que le christianisme s'altère, surgit une force nouvelle qui vient remettre en lumière l'Evangile de Jésus.

« Et c'est dans les temps de crise, dit M. Matthieu, que l'action du christianisme sur la société s'exprime le mieux. Ce qui est son élément bien plus que la paix et l'harmonie, c'est l'orage et le combat. Dans les temps agités, il exaspère la crise, bien plus, il la provoque... Là où ce levain tout puissant surgit, la tension, la tragédie deviennent l'essence de la vie personnelle et de la vie sociale... Le christianisme jette le conflit dans l'âme humaine ; quand il est pur et créateur, il est une rupture avec les choses existantes. Mais

(1) Christliche Welt, 1911, col. 272.

cette rupture indique un nouveau commencement. » (1)

C'est la même idée que M. Kutter avait déjà énoncée : « Si vous ouvrez le Nouveau Testament, à chaque pas vous trouverez la révolution. Où y trouverons-nous une parole qui puisse justifier notre piété sentimentale, toujours désireuse de préparer les choses nouvelles sans secousses, avec de douces émotions du cœur ? Certes, il n'y a pas de plus grand danger pour notre petitesse que le Dieu vivant ; il est le démolisseur le plus implacable. A notre temps aussi il prépare des surprises dont les oreilles tinteront. Il balayera comme des chaumes les lâches hésitations, l'opportunisme de notre chrétienté et nous emportera dans le tourbillon violent de ses jugements, vers la vraie grandeur. » (2)

En effet, c'est bien mal comprendre l'Evangile que de s'imaginer que sa puissance de révolution a été épuisée en une fois, que le conflit entre le christianisme et le monde a été dénoué une fois pour toutes, il y a deux mille ans. Une idée chère à M. Matthieu et à ses collègues, c'est qu'il y a en Jésus des énergies suffisantes pour tous les temps. « La vie de Jésus », dit M. Matthieu, « n'est pas une explosion qui puisse être suivie d'une lente évolution... L'histoire du christianisme est une série d'explosions. Son style, c'est la perpétuelle révolution. » (3)

En effet, le christianisme est trop absolu pour que le monde ne lui fasse pas opposition. Dans toute l'histoire on a vu l'impulsion chrétienne emporter les résistances. Le monde se venge, après coup, en se mêlant au christianisme vainqueur. De là des compromis. Le relatif se mêle à l'absolu, qui perd son caractère héroïque. Le christianisme se cristallise en se mêlant à ce qui n'est pas lui. Pour qu'il se débarrasse du relatif, il faut qu'il devienne conscient de sa force propre, de son éternelle jeunesse, et qu'il agisse en puissance révolutionnaire.

(1) MATTHIEU, *Op. cit.*, p. 1.
(2) *Dieu les mène*, p. 131 et 135.
(3) *Op. cit.*, p. 21.

C'est dans le livre de M. Matthieu qu'est développée cette grande pensée sur laquelle l'auteur base toute une philosophie de l'histoire. Ses amis n'ont pas tous un système aussi complet, mais tous mettent leur espérance en une rénovation complète du christianisme. Tous sentent également que le conflit entre Dieu et le monde a atteint un point culminant.

III. LA CRISE

Comment les *Religiös-sozialen* caractérisent-ils la crise sociale moderne ? Cette crise est trop complexe pour qu'il soit possible de la résumer en quelques lignes. Nous renvoyons nos lecteurs aux magistrales études de MM. Ragaz et Matthieu. Qu'ils nous suffise de dire que, d'après nos auteurs, la culture moderne a fait banqueroute : l'homme avait voulu régner sur la matière ; les inventions et les progrès techniques l'ont servi à souhait, mais un système de production, fondé sur la libre concurrence et la lutte pour la vie, est venu fausser toutes les valeurs. Il donne au capital une importance démesurée, au détriment du travailleur qu'il ignore ; il fait de tous les hommes ses obligés ou ses esclaves. Il les domine et les écrase, « wir leben nicht, wir werden gelebt ». Ainsi la culture moderne fondée sur le libéralisme de l'école de Manchester est tout, sauf une culture de liberté.

C'est dans le prolétariat moderne que la crise atteint son maximum d'intensité. La seule existence du prolétariat prouve que la notion moderne de liberté a abouti à la forme la plus aiguë de dépendance économique. Et la dépendance économique ne cause pas seulement des souffrances matérielles, elle tue la liberté intérieure, la personnalité, elle tue l'âme de l'homme en l'asservissant à la matière.

La grande masse des prolétaires se laisse aller sur la pente de l'indifférence et de l'inertie, leurs âmes s'endorment. Quelques-uns pourtant se lèvent et crient leur désespoir,

leur soif de justice, leur haine de l'oppression ; et la haine même vaut mieux que la mort de l'âme. (1)

Que veulent-ils, ceux qui réagissent si vaillamment contre l'apathie générale ? Ils veulent une société renouvelée. Marx leur a fait comprendre qu'ils ne devaient attendre cette transformation que d'eux-mêmes. Pour être forts, ils se sont unis, et le mouvement ouvrier est né. Ils ne s'embarrassent pas de programmes et de doctrines économiques. Ils sont mus par une immense impulsion vers le progrès, vers le mieux.

Sans doute, les ouvriers conscients arrivent logiquement au socialisme : ils sont convaincus que le système qui nous régit est mauvais ; ils préconiseront, pour le remplacer, un système tout opposé. Puisque la base du régime capitaliste c'est l'individualisme, puisque son but c'est le profit individuel, les ouvriers placeront leur espoir en un régime mettant l'accent sur les droits et les devoirs de la collectivité, un régime dans lequel les moyens de production deviendront, en fin de compte, propriété collective.

Ce que les *Religiös-sozialen* voient dans cette lutte de l'élite ouvrière contre le régime capitaliste, c'est une lutte contre la mécanisation, l'extériorisation de la vie moderne, c'est une lutte non au profit d'une classe, mais au profit de l'humanité. Les socialistes, disent-ils, cherchent dans le socialisme moins la satisfaction de leurs besoins matériels qu'une sorte de religion de l'humanité, religion qui a ses apôtres, ses prophètes, ses martyrs, religion qui rend à ses fidèles le courage de vivre et de lutter, qui met devant eux un idéal. Voilà pourquoi le socialisme a une telle puissance, pourquoi il soulève les foules ; il parle à leurs intérêts, mais jamais il ne les entraînerait à l'action si elles ne sentaient

(1) Il faut lire les très belles pages (56-66) que M. Matthieu consacre aux poèmes, aux mémoires, aux autobiographies de prolétaires pour lesquels « la pensée même est une souffrance ». Ses citations prouvent que souvent ce n'est point la misère et la faim qui broient le courage de l'ouvrier, mais bien la conscience que sa vie l'abrutit et qu'il se perd lui-même.

en lui une force capable de renverser les vieux cadres et d'établir une société nouvelle fondée, celle-là, sur la justice.

Mais n'est-ce pas justement la tâche que MM. Ragaz et Matthieu assignent à la religion chrétienne? N'est-ce pas à elle de chercher la réalisation de la justice, de mettre en lumière la valeur de toute âme humaine, de placer un idéal de solidarité plus haut que le concept abstrait de liberté? à elle aussi de satisfaire les foules altérées d'idéal?

Oui, répondent les *Religiös-sozialen*, c'était la tâche de l'Eglise chrétienne, mais elle s'est montrée incapable de l'accomplir. Elle a même oublié sa mission. Ils sont unanimes sur ce point, et l'on dresserait un réquisitoire sévère en citant non les paroles véhémentes de MM. Faber ou Kutter, mais celles de MM. Schmidt, Schädelin, Barth, von Greyerz ou Liechtenhan, de tous ces pasteurs qui ont cru à la mission de l'Eglise, qui ont travaillé et travaillent encore dans son sein. C'est parce qu'ils ne sont pas les ennemis de l'Eglise, mais ses serviteurs, qu'ils ont souffert de son infidélité.

Ce qu'ils lui reprochent, c'est d'abord de vivre ou dans le passé ou dans l'au-delà ; d'ignorer le présent, d'ignorer la crise et de continuer à parler de paix intérieure, de sanctification personnelle, comme si la sanctification pouvait être atteinte dans un monde où règne la solidarité du péché. Qu'a fait « le petit troupeau » pour briser la puissance ennemie de l'Evangile? Rien. Quand il ne s'est pas enlisé dans des controverses dogmatiques, il s'est contenté d'édifier ses membres, de consoler et de soutenir, par les promesses de l'au-delà, les meurtris de la société, de gémir aussi sur l'incrédulité moderne et l'impiété des foules.

Si du moins il en était resté là ! Si, sentant l'opposition qu'il y a entre l'Evangile et le monde moderne, il s'était cantonné dans la vie intérieure pour éviter tout compromis avec ce qui est anti-divin ! Nous lui reprocherions alors d'être incomplet, d'avoir perdu la force d'expansion qui est

une des caractéristiques du christianisme vrai, mais nous nous inclinerions devant son intransigeance. Un tel christianisme, si anémié fût-il, serait resté pur et pourrait redevenir une force conquérante.

Ce que les *Religiös-sozialen* reprochent surtout aux Eglises, c'est moins de n'avoir pas su transformer le monde moderne que d'avoir fait alliance avec lui.

On a parlé ici même (1) des compromis de l'Eglise, du fait qu'elle est l'humble servante de l'Etat, et ne se rend même plus compte des oppositions qu'il y a entre l'idéal chrétien et l'idéal national. On a dit également qu'elle était inféodée à la société bourgeoise et cela nous dispense de revenir sur ces deux points, encore qu'ils occupent une place importante dans les livres de M. Kutter (2) et dans d'autres écrits de la même tendance. Puisque les chrétiens éclairés tombent d'accord pour déplorer cet état de choses, il n'est nul besoin d'insister au nom de ceux de la Suisse allemande. Il est évident qu'un christianisme qui pactise avec la société antichrétienne est fatalement paralysé dans son action.

C'est donc en dehors des Eglises qu'il faudra chercher la force qui régénérera le monde. Sera-ce dans le « christianisme social » ?

Ce mouvement qui, pour la plupart d'entre nous, est à l'avant-garde, n'a pas répondu à l'attente des *Religiös-sozialen*. M. Kutter l'attaque violemment ; et ses amis, qui reconnaissent volontiers ce qu'ils doivent aux chrétiens sociaux, admettent cependant que ce mouvement a fait banqueroute. (3)

Les chrétiens sociaux se placent sur le terrain bourgeois. Ils admettent l'existence de la société capitaliste et cherchent

(1) M. Neeser, *La morale évangélique et la guerre* (1914, p. 409 et suiv.); Arnold Reymond, *Les deux morales et la guerre* (1915, p. 104 et suiv.).

(2) *Dieu les mène ; Nous, les pasteurs.*

(3) Leurs critiques s'adressent plus spécialement aux chrétiens sociaux d'Outre-Rhin, mais les branches romande et américaine du mouvement méritent en partie les mêmes reproches.

à l'améliorer au moyen de réformes et de programmes de réformes qui n'ont rien, du reste, de spécifiquement chrétien. Or ces tentatives sont stériles. D'abord parce que le capitalisme, que les chrétiens sociaux voudraient christianiser, tourne en ridicule et méprise leurs efforts. Il sait bien que ce ne sont pas là des ennemis sérieux et leur refuse la compétence de se mêler de ses affaires. Il sent du reste que, pour lui, « se christianiser, c'est s'empoisonner » (1).

Ils sont stériles également les efforts des chrétiens sociaux pour se rapprocher des socialistes. Ceux-ci ne voient dans le christianisme social « qu'un bouclier élevé devant la société capitaliste, à l'ombre duquel on prépare la voie à la réaction » (2).

Ces tentatives sont stériles enfin parce qu'elles sont contraires à l'esprit du christianisme qui ne peut pas être un compromis avec ce qui existe. L'Evangile n'est pas et ne peut pas devenir un programme de réformes. Il est, nous l'avons vu, révolutionnaire par essence. Il ne s'adapte pas, il crée à nouveau pour régner.

De là l'impuissance d'un mouvement qui est grand, admirable même par sa bonne volonté à servir Dieu et les hommes, mais auquel il manque l'absolu.

Ainsi ni les Eglises, ni le christianisme social ne se sont montrés capables de surmonter la crise moderne. Cela signifierait-il que pour les *Religiös-sozialen* le christianisme ait fait définitivement faillite ?

Nous avons dit, au contraire, quelle foi nos amis gardent dans l'avènement du royaume de Dieu sur la terre et dans la puissance régénératrice du christianisme. Ils ne doutent pas un instant que Dieu ne soit à l'œuvre dans la crise, par la crise elle-même, qu'Il ne travaille à anéantir une société fondée sur l'égoïsme et inféodée à Mammon. Ils croient que sur ces ruines, par la main des hommes de bonne volonté, s'élèvera une cité nouvelle de fraternité et de justice.

(1) MATTHIEU, *Op. cit.*, p. 116.
(2) KUTTER, *Dieu les mène*, p. 44.

Or quelle est la puissance qui dans ce dernier quart de siècle s'est élevée en adversaire de la société capitaliste, qui met constamment devant les regards des masses une cité idéale de justice et de liberté et qui incessamment travaille à sa réalisation ?

C'est le socialisme.

De là à croire que Dieu travaille par le socialisme, que le socialisme est dans sa main l'instrument destiné à détruire le mal, à réaliser le bien, il n'y a qu'un pas. Ce pas, les *Religiös-sozialen* l'ont fait, et ils vont au socialisme. (1)

Disons-le immédiatement pour prévenir une critique qui a été souvent faite aux *Religiös-sozialen*, particulièrement par leurs amis d'Allemagne, ils n'identifient pas, n'ont jamais eu l'idée d'identifier la société collectiviste rêvée par les socialistes avec le royaume de Dieu annoncé par Jésus. Ils s'en défendent expressément.

« Nous ne supposons pas que le socialisme crée un paradis terrestre d'où toutes les racines de l'injustice et de la démoralisation soient arrachées ; non pas toutes, beaucoup pourtant. » (2)

Et M. Barth, après avoir dit pourquoi, d'après lui, c'est

(1) Tous ceux qui connaissent un peu la gauche du christianisme social français, tous les lecteurs de *L'Avant-Garde* et des écrits de MM. Gounelle, Wilfred Monod ou Paul Passy retrouvent ici une orientation qui leur est familière. On pourrait pousser assez loin le parallèle entre le socialisme chrétien français ou romand et le mouvement « religieux-social ». Nous ne pouvons que signaler ici l'inspiration analogue de ces deux courants d'idées. La même tendance se retrouve du reste dans d'autres pays encore. Les *Neue Wege* font souvent place dans leurs colonnes aux représentants du christianisme social anglais, hollandais ou américain. C'est toujours le même esprit, ce qui fait dire à M. Barth (Christliche Welt, 1912) : « Ce qui nous distingue, au fond, nous autres Suisses, — et avec nous les mouvements chrétiens sociaux d'Angleterre, d'Amérique, de France et de Hollande — des *Evangelisch-sozialen* d'Allemagne, c'est une nouvelle orientation *religieuse* ». Nous ne croyons pas que ces mouvements, nés à la même époque dans des milieux très divers, aient été fortement influencés les uns par les autres, mais ils se soutiennent mutuellement et se tendent fraternellement la main.

(2) LIECHTENHAN, Christliche Welt, 1912, col. 303.

un devoir chrétien de travailler avec le socialisme, s'écrie : « Et pourtant, nous n'identifions pas notre cause avec le programme socialiste. Nous voulons quelque chose qui aille plus profond et embrasse davantage » (1). « Je suis convaincu, dit M. Ragaz, que le socialisme, dans ses principes essentiels, nous donne l'orientation qui, du capitalisme, nous fera monter à un degré plus élevé de l'évolution historique. Mais je ne voudrais pas avoir l'air de solidariser la cause de Jésus avec un programme d'économie sociale... Il faut admettre *in abstracto* que le socialisme, ayant apporté son appoint à la marche en avant de l'humanité, sera remplacé par de nouvelles et meilleures règles de vie. » (2)

Et M. Matthieu dit encore, en reprenant l'idée qui lui est chère : « Là même où les *Religiös-sozialen* sympathisent avec le mouvement ouvrier et lui donnent leur approbation complète, ils luttent énergiquement contre l'idée que le but du christianisme ne ferait qu'un avec celui du mouvement ouvrier. Là où l'on comprend le christianisme comme la grande, la sainte révolution qui, venant du dedans au dehors, renversera le pouvoir des choses extérieures, on se sentira en rapport étroit avec les autres mouvements révolutionnaires qui, malgré tout ce qui les dépare et les défigure, luttent pour délivrer l'âme du joug des puissances matérielles. Il s'agit pour le christianisme d'ennoblir ces énergies puissantes, de les épurer, de les inspirer de sa propre grandeur. » (3)

IV. LA RÉALISATION

L'idée est belle et hardie. Ceux-mêmes qui ne partagent pas la foi des *Religiös-sozialen* conviendront qu'elle ne manque pas de grandeur. Ils se demanderont ce qu'elle de-

(1) Barth, Christliche Welt, 1912, col. 9-10.
(2) Ragaz, *Op. cit.*, p. 33.
(3) Matthieu, *Op. cit.*, p. 159.

vient en présence des faits, et si, depuis huit à dix ans qu'il existe, le mouvement « religieux social » a fait ses preuves.

Lorsque un groupement nouveau se forme pour défendre quelque grande idée, son premier soin est de dresser un programme d'action. Les pionniers du mouvement « religieux social » s'en sont bien gardés. Nous l'avons dit, ce qu'ils reprochent aux chrétiens sociaux d'Allemagne c'est de s'orienter vers le travail de détail. M. Kutter n'a que des paroles de dédain pour les programmes de Stöcker et de Naumann (1) ; et les représentants de la Suisse allemande au congrès de Besançon, malgré leur désir de trouver une base d'entente avec leurs amis de France et de Suisse romande, n'ont pas adopté sans de longues hésitations les principes et thèses formulés par M. de Morsier. (2) Encore ont-ils bien stipulé qu'ils ne les acceptaient que comme une ligne de conduite pour le travail pratique, non comme un programme définitif et complet. M. Barth s'en explique dans son article de la *Christliche Welt :* Etant donné la complexité et le nombre des problèmes politiques, économiques et sociaux, il y aurait une grande naïveté à vouloir dresser un programme de réformes détaillé et à le donner comme le programme chrétien. Serait-ce possible, qu'il ne faudrait pas s'engager sur cette voie. Cela signifierait que la transformation nécessaire et générale peut s'accomplir par petites réformes de détail, alors que la société ne peut être renouvelée que par une transformation radicale venant du dedans au dehors.

Pas de programme, mais une orientation, un esprit ; pas de réformes, mais une transformation, et toujours pour les mêmes raisons ; pas de groupement organisé, mais un courant d'idées qui aille profond, qui ne poursuive pas de résultats visibles, mais le travail dans les consciences.

Ce dernier point mérite d'être mis en lumière. Dans un

(1) *Dieu les mène*, p. 34.

(2) *Principes et thèses pour orienter le christianisme social* (1910).

pays comme la Suisse allemande où l'organisation joue un rôle important, il est peu banal de rencontrer, à la tête d'un mouvement, des adversaires décidés des cadres et de l'organisation extérieure.

Cette tendance se retrouve dans les moindres détails. La *Religiös-soziale Konferenz* qui, nous l'avons dit, se réunit chaque année, a l'apparence d'un groupement (1) ; mais elle n'a pas de statuts. Y est convoqué qui désire y venir. Le comité qui est à sa tête s'occupe exclusivement d'organiser la conférence et n'a pas la prétention d'être au centre du mouvement. Il n'y a pas de chefs attitrés. Ceux-là même qui ont une influence prépondérante par leurs paroles ou leurs écrits ne parlent et n'écrivent qu'en leur propre nom. On sent chez tous une crainte instinctive de retomber dans les errements de Stöcker ou de Naumann, des fondateurs de partis ou de sectes.

Cette crainte est, me semble-t-il, poussée trop loin. Quelques pasteurs vont jusqu'à redouter l'influence de l'élément laïque dans la conférence qui pourrait passer pour être une Eglise dans l'Eglise. Non seulement ils se privent ainsi d'une collaboration précieuse, mais ils restreignent leur action et risquent de perdre le contact avec le milieu qu'ils aspirent à transformer. (2)

De plus, l'absence complète de groupement doit nuire à la propagation de l'idéal religieux social. Quel lien y a-t-il entre les lecteurs des *Neue Wege*, entre les élèves du professeur Ragaz, ou les auditeurs des pasteurs socialistes ? Ils sont privés de l'enrichissement que trouvent dans des groupes vivants les néophytes, les timorés et même les vieux lutteurs. Enfin, dans leur individualisme, les *Religiös-sozia-*

(1) Pour éviter même cette apparence, pour n'exclure personne par des tendances précises, elle vient de prendre le titre plus effacé de « Conférence de Brugg ».

(2) En fait, depuis quelques années, la Conférence groupe presque exclusivement des pasteurs. A la dernière ne participaient que quatre ou cinq laïques. Mais nos amis ont été rendus attentifs au danger de ce cléricalisme inconscient et déjà une réaction se produit.

len ont peut-être plus de peine à acquérir l'unité d'esprit qui seule donne de l'élan à un mouvement.

Leur influence est grande cependant, et la liberté qui règne dans leurs milieux a ses avantages, il faut en convenir.

Personne n'y est lié par une confession de foi ; personne n'y fait de compromis. Chacun garde son indépendance vis-à-vis des autres, chacun est seul responsable de ses paroles et de ses actes.

Il faut se le rappeler lorsqu'on cherche à comprendre l'attitude des *Religiös-sozialen* envers le mouvement ouvrier organisé. Il n'y a pas d'attitude officielle. Chacun fait ce qu'il trouve opportun. Longtemps les *Religiös-sozialen*, tout en prenant en main la cause du socialisme, ont évité tout embrigadement. Ils ne voulaient ni fonder un parti socialiste chrétien en concurrence avec le parti ouvrier, ni se rattacher à celui-ci. Pourtant le courage et la fermeté que montrèrent plusieurs pasteurs de la Suisse allemande à l'occasion de grèves retentissantes attira sur eux l'attention des socialistes. Lorsque les ouvriers virent des chrétiens se compromettre en leur faveur, leur confiance fut attirée. Qui sait combien d'entre eux s'étaient éloignés d'une religion formelle ou trop étroite, et ont compris, en entendant ces pasteurs, ce qu'est l'Evangile? La correspondance de tel de nos amis de Zurich, les lettres d'ouvriers publiées dans les *Neue Wege* en diraient long sur ce point.

Les pionniers de la jeune cohorte virent leurs espérances se réaliser. A mesure qu'ils avançaient, les préventions contre les choses religieuses se dissipaient ; la tolérance puis le respect de leurs convictions remplaçaient l'esprit sectaire ; on venait les entendre ; on sollicitait leur appui, on demandait leur collaboration. Que de faits nous pourrions citer qui furent mentionnés en leur temps par les *Neue Wege*, mais qui n'ont pas leur place dans le cadre restreint de cette étude. Il en ressort que le socialisme, en Suisse, tend à se dégager du matérialisme historique et sent dans le christianisme une école d'idéalisme et de foi.

Or le socialisme contemporain a grand besoin de retourner à des sources vivifiantes. Sans parler des politiciens qui sont venus au mouvement ouvrier pour des motifs intéressés, nombreux sont les socialistes qui ne voient dans le socialisme qu'un parti, qui se laissent absorber par les luttes politiques, par un programme de réformes. Le socialisme, ainsi compris, ne vaut ni plus ni moins que les autres partis politiques.

Les *Religiös-sozialen* voudraient conserver au mouvement ouvrier ses ailes, sa force d'expansion ; ils voudraient lutter contre son embourgeoisement et surtout présenter aux socialistes le trésor inépuisable d'idéalisme qu'est l'Evangile. Pour faire tout cela il faut appartenir au socialisme. C'est ce qui a poussé quelques-uns de nos amis à se faire inscrire comme membres du parti.

Ils ne deviendront jamais des « hommes de parti ». La politique en soi les intéresse fort peu. L'évolution du pasteur Pflüger, devenu conseiller municipal de la ville de Zurich, et qui, en se donnant à la vie politique, a été perdu pour la vie religieuse et pour la recherche du « Royaume », ne peut guère être la leur. Ceux qui ne veulent pas être appelés « chefs » du mouvement « religieux-social » ne sont pas hommes à désirer le pouvoir. Pourtant leur influence morale ne fait que grandir. Ils ont des adversaires mais aussi des amis fervents, et la jeune génération regarde à eux.

Toute importante qu'elle est, l'activité au sein du parti ouvrier et dans les Maisons du Peuple n'absorbe pas les forces de tous les *Religiös-sozialen*. Le grand champ d'action de la plupart d'entre eux, c'est l'Eglise.

Lorsqu'on lit dans les livres de MM. Faber et Kutter des apostrophes passionnées contre les Eglises, on ne peut se défendre d'une certaine surprise à la pensée que les auteurs sont aujourd'hui encore pasteurs de l'Eglise établie (1). La seule attitude logique et loyale serait pour eux, semble-

(1) M. Kutter est pasteur au Neumünster, à Zurich ; il se rattache à la droite ecclésiastique.

t-il, de sortir de ces cadres surannés qui végètent en dehors de toute vie. Comment donc ont-ils pu rester à leur poste ?

Serait-ce qu'ils croient les Eglises capables de se transformer, de donner au monde le modèle d'une société normale, répondant aux exigences de l'âme religieuse moderne ? Non ; les *Religiös-sozialen*, dans leur ensemble, ne croient guère à cette rénovation des Eglises en tant que corps. Certes, ils suivent avec intérêt les efforts des *Eglises-institutions* d'Angleterre, ceux des Eglises missionnaires de France ou de Belgique pour s'adapter aux besoins du peuple. Ils pensent qu'un grand bien peut en sortir, mais qu'il serait faux de voir dans ces floraisons magnifiques et éphémères un phénomène qui puisse se généraliser. Pour eux, les Eglises sont forcément inféodées au régime dont nous souffrons. Des essais de réforme, des efforts qui seront toujours spasmodiques ne briseront pas leurs entraves. Il faudra pour les rénover des transformations plus douloureuses, qui aillent plus profond.

Ils restent dans les Eglises, pourtant, même dans l'Eglise d'Etat. Est-ce par crainte de quitter une position assurée ? Est-ce par horreur du scandale ? Non. Ces hommes ont avant tout horreur du compromis. Il faut à tel d'entre eux plus de courage pour rester à la brèche que pour donner sa démission de pasteur. Ce qui les retient dans les Eglises, c'est la conscience même de leur mission. Car enfin, pour annoncer leur message, pour communiquer leur impulsion à d'autres, il faut qu'ils aient une tribune. Les Eglises, pour eux, ne sont plus un but, mais un moyen — défectueux à vrai dire — d'atteindre *l'Eglise du Christ*, l'assemblée des fidèles. Sans doute les milieux populaires échappent à l'influence des Eglises. Malgré leurs efforts, les pasteurs « religieux sociaux » n'ont guère réussi jusqu'ici à ramener les ouvriers au temple. Plus d'un s'était fait des illusions sur ce point. S'il est vrai qu'ici et là les socialistes ont repris de l'intérêt pour les questions ecclésiastiques et prennent part à l'élection des pasteurs, ils continuent ce-

pendant à déserter les lieux de culte. L'atmosphère des Eglises ne leur plaît point.

Les classes privilégiées, en revanche, sont restées dans une certaine mesure fidèles aux coutumes religieuses. La parole des pasteurs « religieux sociaux » peut les atteindre et pour elles aussi ils ont un message : c'est l'Evangile dans son absolu, avec tout ce qu'il implique : lutte contre « Mammon », contre les iniquités sociales, contre les compromis, les demi-mesures. C'est une tâche ingrate que de mettre constamment devant les chrétiens leurs responsabilités sociales et religieuses, que de secouer leur quiétude coupable.

De nombreux dangers menacent les pasteurs « religieux sociaux ». Ils entrent dans l'Eglise jeunes, enthousiastes, rêvant de guider les fidèles vers des voies nouvelles. Mais l'atmosphère ambiante les reprend. On parle souvent de l'influence du pasteur sur son troupeau ; l'influence du troupeau sur le pasteur est tout aussi marquée. Elle est faite de traditions, pour ne pas dire de routine et de préjugés. Plus d'un pasteur a vu son idéal s'obscurcir peu à peu. Il s'est assagi. D'autres personnalités plus fortes, plus autoritaires, risquent, nous l'avons vu, de s'exagérer l'importance de leur fonction et de céder à leur penchant au cléricalisme. Ceux qui résistent à ces déformations ecclésiastiques en souffrent tout au moins et passent par des crises douloureuses. Il s'en trouve dans les temples de campagne et dans les cathédrales. Leurs prédications font scandale parfois, néanmoins leurs auditoires sont compacts, car ils ont autorité : ils parlent au nom du Dieu vivant. Ils ont une influence. Sans peut-être que leurs auditeurs saisissent tout ce qu'implique leur enseignement, ils ont déjà contribué à transformer les mentalités et à réveiller les consciences. Bien des sympômes montrent que, dans la Suisse allemande plus qu'ailleurs, les milieux religieux se préoccupent des problèmes sociaux et sentent la nécessité d'un changement radical. Ils sont orientés ; ils suivent le mouvement « religieux social » ainsi que l'eau du fleuve, le long de la rive, suit le courant

comme à contre-cœur et en résistant : elle est tôt ou tard entraînée vers l'océan.

Ainsi le grain jeté au sillon avec tant de foi et d'élan par nos amis commençait à germer, quand survint la guerre, l'effroyable tempête qui a anéanti tant d'espérances.

Nous montrerons dans un dernier chapitre ce qui permet aux *Religiös-sozialen* de garder la foi dans l'avenir, malgré la faillite du socialisme et de toute la civilisation chrétienne.

V. EN FACE DE LA GUERRE

Il faudrait écrire un article spécial sur la pensée « religieuse sociale » depuis la guerre. Nous ne pouvons dans ces quelques pages qu'indiquer ses tendances générales.

Dès longtemps, les *Religiös-sozialen* pressentaient la catastrophe. Les armements monstrueux qui se multipliaient partout, les ambitions coloniales des gouvernements, leurs prétentions à l'hégémonie étaient autant de symptômes alarmants. Au reste, une culture basée sur l'injustice et le culte de l'or, une culture sans âme et sans Dieu, ne pouvait, d'après eux, mener l'humanité qu'aux abîmes.

Sans doute les *Religiös-sozialen* mettaient quelque espoir dans les efforts des hommes de bonne volonté pour retarder la ruine. Ils attendaient beaucoup de l'Internationale socialiste qui luttait avec énergie contre les préjugés nationaux et la folie des armements. Le congrès socialiste de Bâle, en 1913, avait été une manifestation grandiose en faveur de la paix mondiale.

Et c'est à Bâle aussi qu'allait avoir lieu en septembre 1914 le premier congrès international du christianisme social, prouvant que l'Internationale chrétienne, elle aussi, désirait resserrer ses liens. La question de la paix allait y être traitée par des orateurs allemands, anglais, français; on espérait trouver un terrain propice à la discussion courtoise

et fraternelle. On attendait beaucoup pour le rapprochement du contact qui s'établirait entre les personnalités marquantes des divers mouvements.

Pourtant certains indices révélateurs inquiétaient les organisateurs suisses du congrès. Ce n'était pas sans peine qu'ils avaient obtenu l'adhésion des chrétiens d'Allemagne. Ce n'était pas sans peine qu'ils leur avaient fait accepter le sujet de la paix, et encore avec des conditions et des restrictions qui révélaient chez les chrétiens d'outre-Rhin un nationalisme inquiétant.

Cette attitude peina mais ne surprit pas les *Religiös-sozialen*. Ils avaient mesuré dès longtemps l'importance des divergences qui les séparaient de leurs amis d'Allemagne. Non que jamais ceux-ci leur aient témoigné autre chose que la bienveillance. Les nombreux articles que la *Christliche Welt* a consacrés au socialisme religieux de la Suisse sont la preuve du sympathique intérêt qu'il inspirait en Allemagne.

Mais ils accentuent aussi les oppositions entre les deux tendances. Ici, un mouvement profondément idéaliste, ne rêvant rien moins que de voir s'établir le royaume de Dieu sur la terre, croyant à la nécessité de transformations radicales, et s'orientant vers le socialisme comme première étape vers plus de justice et de fraternité. Là, un mouvement philanthropique et généreux, cherchant à réveiller la conscience des chrétiens en faveur des déshérités, à diminuer la misère et à réformer les lois, mais acceptant les bases de la société actuelle, redoutant tout changement radical et, de ce fait, s'opposant de tout son pouvoir au socialisme. Ici, un mouvement qui ne connaît pas les barrières nationales, qui est universaliste parce que chrétien. Là un mouvement national autant que chrétien dont les représentants restent de fidèles appuis de la monarchie et de l'Empire.

Il vaut la peine d'insister sur ce point spécial. Les divers groupes de chrétiens sociaux d'Allemagne sont sans doute des libéraux. Jusqu'au moment de la guerre, ils ont gardé

un certain sens critique, une certaine indépendance à l'égard des actes de leur gouvernement. Mais cette attitude libérale recouvrait un nationalisme fervent. Il ne faut pas oublier, quand on juge les chrétiens d'Allemagne, qu'ils ont subi consciemment ou inconsciemment l'influence de Naumann. Or Naumann, même depuis qu'il s'est convaincu que les revendications socialistes étaient justifiées, est resté l'adversaire de la social-démocratie. Pourquoi ? Parce que la social-démocratie passait pour internationaliste et était en opposition avec le gouvernement. D'après Naumann, l'émancipation ouvrière ne pouvait se faire que sur le terrain national, dans une Allemagne puissante et redoutée, qui pût, sans crainte des dangers extérieurs, accorder au peuple ses droits et donner au monde l'exemple d'une monarchie où le simple ouvrier est plus libre et plus prospère que le citoyen d'une république. Voilà pourquoi Naumann, et avec lui bon nombre de chrétiens allemands, se sont employés activement en faveur de l'agrandissement de l'armée et de la flotte de guerre nécessaires pour qu'un pays comme l'Allemagne se fasse sa place au soleil et protège son commerce et son industrie.

Cette idée a conduit Naumann au pangermanisme. Sans le suivre jusque là, les chrétiens sociaux étaient trop magnétisés par son idéal national pour pouvoir se solidariser avec des pacifistes étrangers. Ils étaient prêts en cas de conflit à emboiter le pas derrière leur gouvernement. Le congrès de Bâle aurait probablement mis au jour la profondeur du fossé qui séparait les chrétiens allemands de leurs amis de Suisse et de France. La guerre, brutalement, s'en est chargé.

« Le temps du jugement est arrivé ! » Telle fut la première pensée qui s'imposa au professeur Ragaz quand éclata l'effroyable conflit. « Un monde tout entier est précipité dans l'abîme, le royaume de la violence et de Mammon et, avec lui, un christianisme qui, au lieu de régner sur le monde, se laissait dominer par lui. » Aux chrétiens maintenant de

courber la tête, de s'humilier avec toute l'humanité coupable. Mais ensuite M. Ragaz les invite à un acte d'adoration et de foi. Dieu agit comme juge, laissant subir aux hommes les conséquences de leurs fautes, mais il agit aussi comme Créateur et comme Sauveur. Dans son jugement même se retrouve sa grâce. Et au milieu des ruines il placera les bases nouvelles de son royaume, les *Religiös-sozialen* en sont convaincus. Leur confiance en Dieu reste intacte. (1)

Soutenus par cette grande espérance, ils vivent pourtant dans le présent ; bien que les événements aient fait d'eux des spectateurs, puisqu'ils sont citoyens d'un pays neutre, ils doivent prendre position dans la mêlée. Leur premier souci fut celui d'être juste, de ne pas se laisser entraîner aveuglément par ces sympathies de race auxquelles cédèrent tant de nos compatriotes. Le numéro d'août déjà, puis celui de septembre des *Neue Wege* montrent les efforts sincères des rédacteurs pour se placer au-dessus du conflit, pour rendre justice à chaque peuple, pour éclairer leurs lecteurs sur les causes de la guerre (2). C'est toujours dans ce même désir d'équité que furent publiées dans le numéro d'octobre des études pénétrantes sur l'Allemagne, la France (3), l'Angleterre, qui ont certainement contribué à à diminuer dans la Suisse allemande les préjugés courants à l'égard des Alliés. Ils furent suivis de bien d'autres articles écrits dans le même esprit.

Ce n'est pas à un peuple en particulier que les *Religiös-sozialen* font remonter toute la responsabilité du conflit mais à un esprit qu'on retrouve à des degrés divers chez tous les belligérants, chez les neutres aussi, esprit dont le nationalisme, le militarisme et l'impérialisme sont de graves symp-

(1) L. Ragaz, *Das Gericht.* Neue Wege, août 1914.

(2) L. Ragaz, *Die Stellung der « Neuen Wege » ; Ueber die Ursache des Krieges.*

(3) Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs la remarquable étude de M. Matthieu, parue en brochure chez Orell Füssli, *Die Kulturbedeutung Frankreichs.*

tômes. Cet esprit ils le dénonceront partout où ils le trouveront.

C'est ainsi qu'au moment de l'invasion de la Belgique, ils protestent auprès de leurs amis d'Allemagne, les suppliant de s'élever contre les actes barbares commis par l'armée et qui souillent le renom de leur pays. Si les chrétiens ne protestent pas, « l'âme de l'Allemagne sera en danger ». Le danger était plus grand encore que nos amis ne le soupçonnaient. Les réponses venues d'outre-Rhin, les articles de la *Christliche Welt*, de la *Hilfe*, indiquaient un état d'esprit qui consterna les *Religiös-sozialen*.

Non seulement les chrétiens d'Allemagne n'admettaient pas qu'on pût jeter le moindre blâme sur les actes de leur gouvernement ou de leurs soldats, mais leur patriotisme exalté faussant leur sentiment religieux aboutissait à la pire déformation du christianisme : une religion belliqueuse et nationale en opposition directe avec l'Evangile du Christ. Le professeur Rade lui-même, l'orateur désigné pour parler de la paix mondiale au congrès de Bâle, un pacifiste, est entraîné sur cette pente. Il faut lire (1) la lettre admirable où M. Peter Barth, son disciple, lui en exprime sa douleur, sa déception profonde ; il faut lire, dans le même numéro, la controverse entre M. Ragaz et le pasteur Traub. Ce type du « Kriegstheologe », dont les écrits soulevaient l'indignation de tous les cercles « religieux sociaux », prêche la guerre sainte, a des mots d'approbation pour des actes de brutalité, exalte la force et la vengeance. La morale de M. Ragaz lui semble être de la faiblesse et il s'écrie : « Si le sens du christianisme était ce que vous dites, je cesserais d'être un chrétien. » Dans la réponse du professeur Ragaz vibrent la tristesse, l'indignation, la sainte colère. « Tant que nous n'avons été séparés que par des divergences théologiques, j'ai toujours pu prendre la défense de l'hérétique que vous êtes. Maintenant, à mes yeux, vous reniez l'esprit du Christ, je dois

(1) Neue Wege, octobre 1914.

briser avec vous. Si vous êtes encore un chrétien, je ne le suis plus et ne veux plus l'être ! » Et il continue en paroles brûlantes. On croit entendre un prophète dénonçant l'impie et le blasphémateur.

L'attitude des *Religiös-sozialen* était assez nette pour creuser encore le fossé entre eux et leurs amis d'Allemagne. Parmi ceux-ci, il en est cependant plusieurs qui n'en eurent que plus d'estime pour les rédacteurs des *Neue Wege* (1). Ils ont vu en eux de vrais amis de la vraie Allemagne qui ne lui font de durs reproches que pour la réveiller de ce que M. Ragaz appelle d'un mot saisissant de vérité « ein Rausch ».

C'est aussi le mot qu'il applique à tous les peuples atteints par la vague du chauvinisme et à la mentalité de certains milieux suisses inféodés à la pensée allemande. Et les efforts faits par la Rédaction des *Neue Wege* pour éclairer l'opinion, la rendre indépendante en l'élevant, méritent la reconnaissance de tous les Suisses. Ces internationalistes ont travaillé à l'unité de notre pays.

Ils poursuivent l'œuvre de concorde en signalant tout ce qui se dit ou se fait d'un peuple à l'autre dans un esprit de paix et de compréhension mutuelle, en engageant les femmes dans la lutte contre la guerre (2), en préparant la paix de l'avenir. Pourtant c'est d'un autre côté que les *Religiös-sozialen* attendent la force victorieuse qui rendra la guerre impossible entre des nations chrétiennes. M. Ragaz le dit nettement : « La guerre ne sera abolie que lorsque des hommes en grand nombre ne *pourront* plus faire la guerre et, au nom de leur christianisme, refuseront de porter les armes. Ils seront ainsi les témoins du royaume de Dieu, en opposition aux royaumes terrestres. — L'heure de l'action commune n'est pas encore venue, mais déjà des chrétiens, individuellement, peuvent montrer cette voie. C'est dans ce

(1) Nous ne citerons que le plus connu, le professeur F.-W. Förster.

(2) Clara Ragaz, *Die Frau und der Friede.*

sens que M. Ragaz et un grand nombre de ses amis ont compris l'acte de l'instituteur Baudraz, réfractaire par motif de conscience (Déclaration des *Neue Wege*, sept. 1915). Cette grave question a inspiré aux *Religiös-sozialen* bien des articles (1) qui valent la peine d'être étudiés moins sommairement ; on y sent passer à côté de la profonde angoisse qu'inspire ce problème à tous ceux auxquels il s'impose, un grand souffle de foi qui les soutient malgré l'incompréhension qu'ils rencontrent dans les rangs des chrétiens, même chez d'anciens amis et compagnons de lutte.

Un dernier mot avant de conclure. Nous avons vu quelle place le socialisme occupe dans la pensée « religieuse sociale ». La faillite de l'Internationale socialiste n'entraîne-t-elle pas, jusqu'à un certain point la faillite du mouvement « religieux social » ?

Non certes. Sans doute les *Religiös-sozialen* ont été déçus, indignés de l'attitude des socialistes dans leur ensemble. S'ils ne croyaient pas l'Internationale capable d'empêcher matériellement la guerre, ils en attendaient du moins une forte résistance morale qui a fait défaut. Mais leur espérance ne reposait pas tant sur la social-démocratie que sur ce qui, en elle, est plus grand qu'elle. Ils voyaient dès longtemps les dangers intérieurs qui la menaçaient et qui ont abouti à un désastre. D'après eux, la grande erreur de la social-démocratie (qu'ils distinguent soigneusement du socialisme, grande aspiration, grande idée-force), c'est d'avoir trop bien cru à l'évolution historique, nécessaire, fatale qui devait amener l'avènement d'une société meilleure. Laissant à l'histoire le soin de réaliser le socialisme, le prolétariat a

(1) Lire entre autres dans les Neue Wege, juillet 1915 : *Vom Gottesreich und Weltreich* (Brunner et Ragaz) ; octobre : *Geistesgewalt und Faustgewalt* (Züricher), et dans le numéro de décembre les réponses de MM. Spahn, Weidenmann et Studer à la brochure du professeur Wernle contre l'antimilitarisme religieux *(Antimilitarismus und Evangelium)*. Lire encore la *Rundschau* des mois de juin, juillet, septembre et octobre 1915, juillet et août 1916.

perdu l'esprit révolutionnaire, le désir même d'action personnelle. Il a délégué son pouvoir à des chefs. La social-démocratie est devenue un parti officiel dont l'âme était absente, si bien qu'en 1913 un socialiste allemand pouvait dire : « La social-démocratie allemande ressemble à l'Eglise au temps de Constantin. Elle est devenue une forme irréprochable, elle est merveilleusement organisée, mais il lui manque l'esprit, l'âme. Elle attend un César qui emploiera cette forme comme il voudra ». Le César est venu : le nationalisme impérialiste... Le 4 août 1914 est donc le fruit du fatalisme historique. (1)

C'est ainsi que les *Religiös-sozialen* expliquent la faillite de l'Internationale. Mais s'ils ne lui ménagent pas les critiques et les dures vérités, ils ne s'en détournent pas, bien au contraire ; ils se sentent plus que jamais unis à elle. Déjà sous les ruines du socialisme doctrinaire et fataliste, ils voient germer l'esprit nouveau plus idéaliste, ennemi des phrases creuses et des formes vides, un esprit de recherche, une soif de vie intérieure... Aux socialistes de demain, aux fondateurs de la future Internationale, ils apportent leur foi et leur enthousiasme.

CONCLUSION

Mon étude est terminée. J'ai essayé de faire connaître et aimer un mouvement qui a toutes mes sympathies et auquel je dois beaucoup. Mon vœu, c'est d'amener quelque lecteur à aller directement à la source où j'ai puisé. Il y trouvera certainement une force qui l'aidera à vivre. Sans doute ceux qui représentent le « mouvement religieux social » sont des hommes, ils ont leurs faiblesses, leurs inconséquences. Pourtant leur contact est tonique et vivifiant. D'excellents

(1) J. MATTHIEU, *Der Zusammenbruch der Internationale.* Neue Wege, mai 1915.

esprits, positifs et réalistes, les accusent d'être des rêveurs et des utopistes. L'avenir répondra mieux que personne. En attendant je préfère les appeler des hommes de foi. « Nous sommes un anneau d'une chaîne immense... », a dit l'un d'eux. J'aime à les rattacher à la grande lignée des hommes de Dieu qui, depuis les temps des prophètes d'Israël jusqu'à nos jours, ont cru, ont parlé, ont lutté, ont fait des miracles, ont transporté des montagnes. Ils sont morts devant l'œuvre inachevée, mais Dieu en a toujours suscité de nouveaux et tout le bien qui s'est fait sur la terre s'est fait par ces hommes-là. Jamais peut-être nous n'avons eu pareillement besoin d'hommes qui croient dans l'avenir parce qu'ils attendent « la cité aux solides fondements dont Dieu est l'architecte et le constructeur ».

H. MONASTIER.